



Une p'tite dernière, huile, 30" x 24"

Honnêteté et liberté

Laissons John Der nous dire ce que signifient pour lui les mots honnêteté et liberté:

«J'ai trouvé le chemin, je suis à la recherche du bon port. Je serais malheureux d'avoir trouvé le terminus, qui est symbole de fin».

«Je ne cherche pas un style en peinture. Je recherche l'honnêteté. J'aimerais arriver dans un tableau à tout dire... comme un grand écrivain. Là seulement, je cesserais d'être un ermite. Je circulerais à l'aise à l'intérieur de la société. Après, je pourrais peindre les besoins, les désirs, les aspirations des hommes. Où mes frères iraient, j'y serais».

«Comment vais-je arriver à le faire? Je ne saurais répondre que le jour où j'aurai réussi. Et cette recherche a un nom: LIBERTÉ».

Il n'y a rien de timoré, de craintif, d'hésitant, d'irrésolu dans la démarche de John Der. Cette démarche manifeste plutôt une force exemplaire, faite de compréhension de l'humain, d'affirmation de sa sensibilité et de son attachement indéfectible au quotidien.

Peintre de talent, Der l'est, philosophe, entendu dans le sens de sagesse, il l'est certainement. Humoriste aussi.

À la suite de ce long entretien et quelques rencontres avec l'artiste, il nous vient à l'esprit cette phrase de Lord Byron: «C'est étrange, mais vrai; car la vérité est toujours étrange, plus étrange que la fiction».

Il lui serait évidemment plus facile de peindre le mensonge qui flatte, qui console, qui donne des espérances infinies, mais illusoire.

Une fois l'impossible éliminé et conquis, ce qui reste, même improbable, c'est la vérité.



Statistues, huile, 16" x 20"

John Der, peintre du quotidien

par **Félix VALLÉE**
Entretien et traduction: **Lisette MARTEL**

«Le difficile, c'est ce qui peut être fait tout de suite; l'impossible, c'est ce qui prend un peu plus de temps».

G. SANTAYANA

John Der admet spontanément que l'art est difficile. La facilité pour lui est l'ennemi à conquérir, beaucoup plus que la fin et les besoins que crée le désir du superflu. Le peintre a beaucoup à dire sur le quotidien; soixante années de vécu, d'observation, de constatation, de contestation aussi.

La contestation transpire dans l'honnêteté visuelle et intellectuelle de l'artiste.

Les détails, incidents mineurs pour la plupart, déclenchent la curiosité de cet observateur infatigable. Il observe dans une taverne une table d'hommes au retour du travail. Les questions se bousculent dans sa tête. Qu'ont-ils mangé pour déjeuner? Comment gagnent-ils leur pain quotidien? Sont-ils installés dans une routine dont ils ne sortiraient jamais? Mariés? Sont-ils heureux, malheureux, ou même... zombis? Qui sait? Le quotidien l'obsède et sa façon à lui de le «suivre», de l'extirper de son système passe par ses pinceaux.

Le regard pénétrant de l'artiste s'attarde sur l'un d'eux qui a les yeux rivés sur un paquet de cigarettes. «Encore une augmentation de la taxe sur le tabac, semble-t-il se dire, et je suis trop enraciné dans mes habitudes, trop vieux pour les changer, pire encore, j'aime ça! Pourtant, je n'ai plus les moyens de continuer. Que faire?» D'un jet, l'artiste saisit le dilemme, en devient partie intégrante. Il retourne à son atelier et là commence le rôle du peintre de la «quotidienne», là s'exprime sa philosophie de la vie, sa vision de la société, de la réalité qu'il transpose dans sa toile comme dans un miroir. Cette réalité cependant, cette société, Der ne la juge pas! Il constate.

Cheminement

John Der est né à Canora, en Saskatchewan, en 1926, de parents canadiens d'origine russe. Dès l'âge de 15 ans, il s'enrôle dans la marine marchande canadienne où il travaille dans les soutes à charbon. Déjà il dessine ce qui l'entoure, ce qu'il aime, ce qui le fait vibrer,

ce qui le choque. Il fait des caricatures et des bandes dessinées. Certains de ses dessins ont été exposés en Australie et en Angleterre. Il a déjà gagné un prix en Italie. Très jeune, il dépeint le quotidien avec fidélité et non comme la société voudrait qu'il soit. Contestataire déjà!

John Der est marié depuis 38 ans et a trois enfants.

que la Gendarmerie Royale du Canada s'empresse de saisir sous prétexte qu'elles sont séditeuses!

«Je ne comprends pas encore très bien, dit-il, c'était pourtant la vérité... cet acte de banditisme...»

En 1951 et 1952, John Der est caricaturiste pour le «Mountain Playhouse». Il reproduit des extraits de pièces de théâtre pour le



John Der dans son atelier

Dé 1949 à 1952, il a suivi des cours au Musée des Beaux-Arts avec Arthur Lismer, Marian Scott pour qui son admiration est inconditionnelle, ainsi qu'avec Jacques de Tonnacourt.

En 1946, on le retrouve comme caricaturiste pour la «Canadian Seaman's Union». Il n'y fera pas long feu. En effet, lors de la très mémorable vente de la flotte de la marine marchande canadienne (quelque trois cents bateaux!) pour à peu près rien, l'artiste manifeste sa désapprobation par des caricatures

compte de The Gazette et du Montreal Star. Il y a connu des artistes comme Christopher Plummer, Joy Thompson, et beaucoup d'autres. Parallèlement, il signe sous le pseudonyme de Jacques dans Radio-Monde, des bandes dessinées sur Willie Lamothe, Jean Pitou, Jean Brillant.

Au célèbre «Esquire Show Bar», il immortalise en dessin Tommy et Jimmy Dorsey, Woody Herman, Rosemary Clooney, Billy Daniels. Au tout début de la télévision, il écrit

et illustre une émission pour enfants au réseau anglais CBC. Il garde un excellent souvenir de cette expérience.

Par la suite, tout en continuant à dessiner et à peindre, il dirige un cabinet d'assurance pendant une trentaine d'années.

Un tournant décisif

John Der raconte qu'il a exposé à Montréal dans les années 50 à la galerie Agnès Lefort. Mais ce n'est qu'il y a deux ans que sa carrière de peintre a pris une tournure décisive lorsqu'il s'est joint au groupe de «jeunes loups» composant l'équipe de Multi-Art, dirigé par Denis Beauchamp et Guy Joncas.

«Ils m'ont fait confiance, ils ont cru en moi! Sans eux, insiste-t-il, je ferais sans doute du porte-à-porte! Pourquoi? Il y a deux ans, je me suis présenté à une galerie «huppée» de la rue Sherbrooke ouest. Sans même regarder mes œuvres, on m'a cavalièrement montré la porte en me disant qu'on n'était pas intéressé parce que j'étais trop vieux». Là-dessus, il éclate d'un rire franc et ouvert en ajoutant: «Mais quel âge doit donc avoir le talent?»



Womens Lib, huile 20" x 24", 1986

24



Metro Rider, huile, 30" x 24". Collection privée de l'Ontario.

L'art de John Der

Quand on lui parle de son art, John Der répond spontanément:

«Je ne suis pas arrivé au bout de mon art. Vous le saurez le jour où j'y serai, car j'aurai peint mon dernier tableau. Mon école est l'école de la vie». La beauté, c'est quoi, enchaîne-t-il aussitôt? J'avais un setter irlandais qui, au dire des autres, était l'animal le plus esthétiquement laid qui puisse se voir. Ils ne le connaissaient pas, ils le jugeaient à partir de rigides critères établis, de normes sans fondements. Pourtant, pour moi, il était le plus beau et l'est demeuré».

Je ne veux pas tomber dans le facile et le commercial, dit-il. C'est une bataille constante, une réflexion continue, empreinte de sentiments profonds. «C'était plus facile d'être enfant durant la grande dépression et durant la guerre. On était heureux, on gambadait pieds nus, c'était normal, ajoutez-y un brin de nostalgie. Aujourd'hui, la société insiste pour qu'on porte des souliers, on doit s'habiller à la mode du jour... on doit attacher son chien, on est réglementé, contingenté, on est une génération de robots!»

«J'aime les gens, je n'aime cependant pas ce qui leur arrive et, pire encore, je hais qu'ils ne s'en rendent pas compte». C'est pour lui comme un point de non retour.

«Metro Rider»

John Der ne juge pas la société. Il l'observe et... proteste. Exemple ce tableau, «Metro Rider». Voilà une femme, probablement veuve et à sa retraite. Il la voit comme une infir-



Soap Opera, huile, 16" x 20", 1986

mière ou une institutrice qui s'est dévouée sa vie entière à tenter d'améliorer le sort de ses semblables. Elle serre tendrement sa caisse de «Molson» remplie de chatons, seuls liens de tendresse et de chaleur qui lui restent dans la vie. Les chatons ont besoin d'elle, de sa protection, elle, par contre, a besoin de leur affection, de leur confiance, de leur dépendance. Que fera-t-elle lorsqu'ils deviendront des chats adultes, qu'ils auront acquis leur liberté? Elle restera seule... encore une fois. Ce tableau est triste? Peut-être. Mais n'y subsiste-t-il pas une pointe d'humour, beaucoup de compréhension, de chaleur, de bonté et surtout beaucoup de tendresse?

Être compris ou essayer de comprendre?

John Der ne cherche pas à être compris. Il cherche à comprendre. Il ne cherche pas à être vu. Il cherche à voir. Il faut beaucoup de cran et une bonne dose d'honnêteté pour admettre que beaucoup de gens sont tristes et que surtout ils sont insécures pour la plupart.

L'anonymat le terrifie lui aussi.

Et il exprime le besoin d'identification des

gens, de leur besoin de s'accrocher à quelque chose, par le phénomène de popularité des

romans-savon à la télévision. À telle heure, tel jour, qu'arrivera-t-il à la belle femme



Squalid, huile, 24" x 30", 1985

25



Honky Tonk, huile, 30" X 24"

d'une émission très suivie, que sa rivale et adversaire veut déloger?

De là est né «Soap Opera», un tableau très touchant. Une femme, chat à ses côtés tournant le dos à l'écran, sans doute à cause de son indépendance et de son indifférence envers ce genre de mélodrame, attend impatiemment que l'émission commence. Elle est bien campée devant le petit écran qui n'est représenté que par une oreille de lapin qui sort de l'extrémité du tableau. Le regard de la spectatrice en dit long. Elle sait à l'avance ce qui va se dérouler. Elle a même la nette impression d'avoir écrit en partie le scénario. Elle ne fait pas partie de ce «jet set», elle le sait bien... mais elle aimerait bien! Ses fantasmes sont traduits proportionnellement par le gigantisme de son personnage et de ses mains... Quelle merveilleuse routine! Demain, tout recommencera et elle sait déjà ce qui va arriver. Quel contentement, quelle satisfaction! Elle en sait autant que ces géants de la télé... Elle est comblée, heureuse, surtout, elle sait... Lorsqu'on n'a pas de vie véritable, on la remplace par des mirages.



Misspent Youth, huile, 16" X 20"

Mains et sourires

Ce qu'on remarque d'abord dans les tableaux de John Der c'est l'importance qu'il donne aux mains de tous ses personnages. L'écrivain d'art Guy Robert l'a bien souligné lorsqu'il a brièvement décrit l'artiste dans la revue *L'Envol* de juin dernier. «John Der est un peintre terrible, terriblement impressionnant, aussi bien comme artiste que comme homme. Il parle, d'aplomb, surtout en anglais, autant d'ailleurs avec des mots qu'avec ses mains, et des mains, on en trouve partout dans ses tableaux, des mains grossies, gigantesques, obsédantes».

Quand on lui demande pourquoi les mains de ses personnages sont si grosses, quasi disproportionnées, il répond que les mains sont faites pour caresser, pour donner parfois plus qu'elles ne reçoivent, que les mains parlent de l'abondance du cœur. On n'a qu'à l'écouter et à observer les mains de l'artiste pour s'en convaincre.

Ce qui frappe aussi, parmi d'autres caractéristiques des personnages de Der, ce sont leurs sourires qui ne sont pas toujours situés où on s'attendrait à les trouver. Le plus facile serait de leur accrocher un rictus aux lèvres. Mais pas pour Der. Le sourire de ses personnages apparaît très souvent par le biais des yeux, moqueurs souvent, inquisiteurs ou inquiets.

«La tristesse peut être belle, dit-il, elle fait partie de l'être humain, elle fait aussi partie du bonheur. C'est la seule chose qui nous appartient en propre et qu'on n'est pas obligé de partager.»